Noutron vîlhio comi

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190273>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MÈRE ET FILLE

V

Un éclair de joie passa, en cet instant, dans les yeux de la jeune fille.

Le docteur, se méprenant à cette expression, la regarda avec une profonde tristesse.

— Vous aurez le courage de supporter la vérité, cependant ? demanda-t-il.

— Oui, oui, je veux savoir vite, maintenant, s'écria Colette. Donnez-moi une glace, docteur, ajouta-t-elle, en voyant que celui-ci la regardait, indécis et sans rien dire, après avoir ôté l'appareil.

— Non, pas aujourd'hui, mon enfant ; laissez-moi vous soigner quelques jours encore ; peut-être le mal sera-t-il moins grand que je ne le crains aujourd'hui.

— Je ne reprendrai donc jamais ma figure d'autrefois ? dit Colette avec explosion.

— Jamais, je ne sais pas, dit le docteur embarrassé ; mais, pour le moment, une longue trace bien rouge vous obligera peut-être à masquer un peu le côté brûlé de la figure.

— Oh ! docteur, docteur ! que je vous aime ! s'écria Colette.

— Oh ! ne me remerciez pas encore, mon enfant ; je ne puis, hélas ! vous donner aucune espérance pour l'avenir.

— Mais, au contraire, vous me la donnez, cette espérance, et je veux voir à l'instant, tout de suite.

Et, s'arrachant d'auprès du médecin, la jeune fille courut elle-même prendre la glace qu'elle demandait en vain.

— Est-ce que je resterai toujours ainsi ? demanda-t-elle, ne pouvant réprimer un geste de dégoût.

— Oh ! certainement non, mademoiselle ; tout cela s'atténuera, diminuera sensiblement, mais, faut-il vous le dire, ne s'effacera jamais d'une manière absolue.

— Et je serai laide alors, n'est-ce pas, laide pour toujours ?

— Non, vous serez moins jolie seulement ; car cette trace, cette trace que j'aurais voulu effacer à tout prix, restera sur votre joue comme un souvenir que rien ne pourra effacer.

A ce moment, il sembla aux deux interlocuteurs entendre le bruit d'un sanglot étouffé, parti du côté par lequel avait disparu Mme Fonguerives.

— Vous pleurez, mon enfant ? dit le vieux docteur, attendri.

— Non, j'ai du courage, au contraire, et j'aime mieux qu'il en soit ainsi que si vous aviez pu tout à fait me guérir. J'aime peu le monde, et la solitude, à laquelle je serai peut-être condamnée, me rendra plus heureuse ; et... je resterai toujours auprès de toi, mère, dit-elle presque joyeusement, en voyant, sous le rideau qui se soulevait, apparaître le visage pâle et défiguré de Mme Fonguerives.

— Oui... nous ne nous quitterons plus, ma fille chérie, s'écria la mère en jetant, éplorée, les bras autour du cou de Colette. Nous ne nous quitterons plus, car je veux te consacrer ma vie tout entière, m'enfermant avec toi, loin du monde et des plaisirs auxquels je t'ai sacrifiée.

— Non, non, mère, répondit presque en riant la jeune fille, je n'accepterai point ton sacrifice ; je resterai près de toi toujours, tant que tu le voudras ; mais il y aura pour toi de beaux jours encore. Tu sais... continua-t-elle tout bas en se penchant à l'oreille de sa mère, tu sais... il t'aime... et vous serez heureux ensemble, longtemps, toujours !...

Mme Fonguerives eut un tressaillement, et ses yeux se portèrent avidement sur ceux de sa fille.

Celle-ci détourna son regard ; mais, si rapide qu'eût été son mouvement, il ne le fut pas assez pour dérober l'éclair de profond désespoir qui l'avait traversé.

Cet éclair fut toute une révélation pour sa mère.

Pauvre enfant ! elle l'aimait donc aussi, elle ! Et son amour était jeune et sincère, dégagé de toute coquetterie et de cette science de la vie qui peut rendre une femme si dangereuse.

Colette aimait André, et elle avait osé !...

Oh ! non, non, ce n'était pas possible ! C'était une idée insensée que celle qui la portait à croire que la jeune fille avait volontairement cherché à détruire sa beauté.

Elle avait donc compris que sa mère ne voyait en elle qu'une rivale ! Elle avait donc deviné les hésitations d'André, et cet amour partagé, indécis, qui ne savait à laquelle s'adresser !

Tout cela, la mère ne l'aurait pas cru, si elle n'avait été guidée que par la révélation qui lui avait été faite par la conversation du docteur et de sa fille.

Elle avait entendu ; elle n'avait pas compris...

Mais le regard de Colette ! Oh ! ce regard ! Il restait là, sur son cœur, comme une brûlure aussi, qu'aucune larme ne saurait effacer !

Qu'allait-elle faire ?...

NELLY-LIEUTIER.

(A suivre.)

Noutron vilhio comi.

— Eh bin, Sami, ton valet est dza grantenet, a-te pas dza passà l'écoula ?

— Et oi, Abran, l'a dza passâie stu sailli.

— Et l'est bin z'u ?

— Oh prâo bin ! mà lâi sont tenus pi trâo rudo, kâ se l'ont lo malheu d'arrevâ trâo tard po l'appet, crac ! sont su d'allâ ao clliou.

— L'é dza bin oïu derè. Dè noutron teimps, on n'étâi pas dinsè boriaudâ, et portant n'étiâ dâi tot crâno sordâ.

— Caise-tè ! bin su què oi. Noutron vilhio comi, quand n'aviâ lè dozè exercices dè la demeindze, ne fasâi pas tant sa Sophie s'on n'étâi pas quie ao pi-colon, kâ quand lo tambou lâi demandâvè se faillà rappelâ, lo comi lâi fasâi : Tè faut atteindre onco on momeint, François, ne sont pas onco ti quie !

Et to parâi tot sè passâvè bin, et la patrie poivè drumi tranquilla.

— Aloo !

On bobet.

On coo, on pou taborniau et pèsant, démaorâvè tsi sa schèra que s'étâi mariâie et que préparâvè on petit trossé po on nové vezadzo que dévessâi arrevâ dein lo ménadzo. Lo bri étâi dza coumandâ ; et on dzo que la djeina fenna dévezâvè avoué se n'homme, le lâi fe : Foudràî prâo ein derè dou mots à mon frâre, kâ lo pourro einnoceint ne sè démaufiè de rein, et vaut mi lo préveni.

L'est cein que firon, et après l'avâi criâ, l'âi diont :

— Eh bin, te ne sâ pas, ne vein bintout avâi on poupon !

— Ah bah !

— Oi.

— Sara-te on bouébo ao bin onna bouéba ?

— Oh ! on n'ein sâ rein.

— Ah ! vo n'ein sèdè rein ?